

## SONNETS D'AMOUR

I

Si c'est dessus les eaux que la terre est pressée, |  
Comment se soutient-elle encor si fermement, |  
Et si c'est sur les vents qu'elle a son fondement, |  
Qui la peut conserver sans être renversée ? |

Ces justes contrepoids qui nous l'ont balancée |  
Ne penchent-ils jamais d'un divers branlement ? |  
Et qui nous fait solide | ainsi | cet élément, |  
Qui trouve | autour de lui | l'inconstance | amassée ? |

Il est ainsi, | ce corps | se va | tout | soulevant |  
Sans jamais s'ébranler parmi l'onde et le vent, |  
Miracle non pareil ! | si mon amour extrême, |

Voyant ces maux coulants, | soufflants de tous côtés, |  
Ne trouvait tous les jours | par exem\_ple | de même |  
Sa constance | au milieu de ces légèretés. |

II

Quand je vois les efforts de ce grand Alexandre, |  
D'un César | dont le sein | comblé de passi-ons |  
Embrase tout du feu de ces ambiti-ons, |  
Et n'en laisse | après soi | mémoi\_re | qu'en la cendre. |

Quand je vois que leur gloire est seulement de rendre, |  
Après l'orage | enflé de tant d'afflicti-ons, |  
Calmes dessous leurs lois | toutes les nati-ons |  
Qui voi-ent le soleil | et monter | et descendre : |

Encor que j'ai de quoi m'enorgueillir comme eux, |  
Que mes lauriers ne soient | de leurs lauriers | honteux, |  
Je les condamne tous | et ne les puis défendre : |

Ma bel\_le | c'est vers toi que tournent mes esprits, |  
Ces tyrans-là | faisaient leur triomphe de prendre, |  
Et je triompherai de ce que tu m'as pris. |

III

Qui serait dans les cieux, | et baisserait sa vue  
Sur le large pourpris de ce sec élément, |  
Il ne croirait | le Tout | rien qu'un point seulement, |  
Un point | encor caché du voile d'une nue. |

Mais | s'il contemple | après cette courtine bleue, |  
Ce cercle de cristal, | ce doré firmament, |  
Il juge que son tour est grand infiniment, |  
Et que cette grandeur nous est toute inconnue. |

Ainsi | de ce grand ciel, où l'amour m'a guidé, |  
De ce grand ciel d'Amour où mon oeil est bandé, |  
Si je relâche un peu la pointe aiguë au reste, |

Au reste des amours, | je vois | sous une nuit |  
Du monde d'Épicure | en ato\_mes | réduit |  
Leur amour | tout de terre, | et le mien | tout céleste. |

#### **IV**

En vain | mille beautés | à mes yeux | se présentent, |  
Mes yeux | leur sont ouverts | et mon coura\_ge | clos, |  
Une seule beauté | s'enflamme dans mes os |  
Et mes os | de ce feu | seulement | se contentent : |

Les rigueurs de ma vie et du temps qui m'absentent  
Du bienheureux séjour où loge mon repos, |  
Altèrent moins mon âme, | encor que mon propos  
Et mes discrets désirs | jamais | ne se repentent. |

Chatouilleuses beautés, | vous domptez doucement  
Tous ces esprits flottants, qui souillent aisément |  
Des absentes amours | la chaste souvenance : |

Mais | pour tous vos efforts | je demeure indompté : |  
Ainsi | je veux servir d'un patron de constance, |  
Comme ma belle fleur | d'un patron de beauté. |

#### **V**

Je meurs, | et les soucis qui sortent du martyre  
Que me donne l'absence, | et les jours, | et les nuits |  
Font tant | qu'à tous moments | je ne sais que je suis, |  
Si j'empire du tout | ou bien si je respire ; |

Un chagrin | survenant | mille chagrins | m'attire |  
Et | me croyant aider | moi-mê\_me | je me nuis, |  
L'infini mouvement de mes roulants ennuis |  
M'emporte, | et je le sens, | mais je ne le puis dire. |

Je suis cet Actéon | de ces chiens | déchiré ! |  
Et l'éclat de mon âme | est si bien altéré |  
Qu'elle qui me devrait faire vi\_vre | me tue : |

Deux Déés\_ses | nous ont tramé tout notre sort, |  
Mais | pour divers sujets | nous trouvons même mort, |  
Moi | de ne la voir point, | et lui | de l'avoir vue. |

#### **VI**

Mon Dieu, | que je voudrais que ma main fût oisive, |  
Que ma bouche et mes yeux reprissent leur devoir ! |  
Écrire | est peu | : c'est plus | de parler et de voir, |  
De ces deux oeu\_vres | l'une | est morte | et l'au\_tre | vive. |

Quelque beau trait d'amour que notre main écrive, |  
Ce sont témoins muets qui n'ont pas le pouvoir  
Ni le semblable poids, que l'oeil pourrait avoir |  
Et | de nos vives voix | la vertu | plus naïve. |

Mais quoi ! | n'étaient encor ces faibles étançons |  
Et ces fruits mi-rongés dont nous le nourrissons, |  
L'Amour | mourrait de faim | tomberait en ru-ine : |

Écrivons, | attendant de plus fermes plaisirs, |  
Et | si le temps domine encor sur nos désirs, |  
Faisons | que | sur le temps | la constan\_ce | domine. |

## VII

Si j'avais | comme vous, | mignardes colombelles, |  
Des plumages si beaux | sur mon corps | attachés, |  
On aurait beau tenir mes esprits | empêchés  
De l'indomptable fer de cent chaînes nouvelles, |

Sur les ailes du vent | je guiderais mes ailes, |  
J'irais jusqu'au séjour où mes biens sont cachés, |  
Ainsi, | voyant | de moi | ces ennuis | arrachés, |  
Je ne sentirais plus ces absences cruelles. |

Colombel\_les, | hélas ! | que j'ai bien souhaité  
Que mon corps vous semblât autant d'agilité, |  
Que mon â\_me | d'amour | à votre â\_me | ressemble : |

Mais quoi ! | je le souhaite, | et me trompe d'autant. |  
Ferais-je bien voler un amour si constant |  
D'un mon\_de | tout rempli de vos ailes ensemble ? |

## VIII

Ce trésor que j'ai pris avecques tant de peine |  
Je le veux | avec peine | encore conserver, |  
Tardif à reposer, | prompt à me relever, |  
Et tant veiller | qu'enfin | on ne me le surprenne. |

Encor | que | des mes yeux | la gar\_de | plus certaine |  
Auprès de son séjour | ne te puisse trouver, |  
Et qu'il me pût encor | en l'absence | arriver |  
Qu'un au\_tre | plus prochain | me l'empoigne | et l'emmène. |

Je ne veux pas pourtant me travailler ainsi, |  
La seule foi | m'assure | et m'ôte le souci : |  
Et ne changera point pourvu que je ne change. |

Il faut tenir bon œil et bon pied sur ce point, |  
À gagner un beau bien | on gagne une louange, |  
Mais on en gagne mille à ne le perdre point. |

## IX

Si tant de maux passés ne m'ont acquis ce bien, |  
Que vous croyez | au moins | que je vous suis fidèle, |  
Ou | si vous le croyez, | qu'à la moindre querelle |  
Vous me fassiez semblant de n'en plus croire rien ; |

Belle, pour qui je meurs, | bel\_le, | pensez vous bien  
Que je ne sente point cette injure cruelle ? |  
Plus sanglan\_te | beaucoup | que la peine éternelle |  
Où | malgré tout le monde | encor | je me retiens. |

Il est vrai toutefois, | vos beautés infinies, |  
Quand je vivrais encor cent mille et mille vies, |  
Ne se pourraient jamais servir si dignement

Que je ne fusse en reste à leur valeur parfaite : |  
Mais croyez-le ou non, | la preuve | est toute faite |  
Qu'au prix de moi, | l'amour | aime imparfaitement. |

**X**

Je ne bouge non plus qu'un écueil dedans l'onde |  
Qui fait front à l'orage, | et le fait reculer. |  
Il me trouve affermi, | qui cherche à m'ébranler, |  
Dussé-je voir branler | contre moi | tout le monde. |

Chacun, | qui voit combien | tous les jours | je me fonde  
Sur ce constant dessein, | se mêle d'en parler, |  
Trouble la terre et l'air afin de me troubler |  
Et, | ne pouvant rien plus, | pour le moins | il en gronde. |

Mais je n'écoute point, que pour le mépriser, |  
Ce propos enchanteur qui tend à m'abuser |  
Et me ravir le bien que leur rage m'envie. |

Laissons, | laissons le dire! | un seul mot | me suffit : |  
Qu'en la guerre d'amour| une â\_me | bien nourrie |  
Emporte tout l'honneur | emportant le profit. |

**XI**

Tous mes propos | jadis | ne vous faisaient instance  
Que de l'ardent amour dont j'étais embrasé : |  
Mais | depuis que votre oeil | sur moi | s'est apaisé |  
Je ne vous puis parler rien que de ma constance. |

L'Amour même de qui j'éprouve l'assistance, |  
Qui sait combien l'esprit de l'homme est fort aisé  
D'aller aux changements, | se tient comme abusé |  
Voyant | qu'en vous aimant | j'aime sans repentance. |

Il s'en remontre assez qui brûlent vivement, |  
Mais la fin de leur feu, | qui se va | consumant, |  
N'est qu'un brin de fumée | et qu'un morceau de cendre. |

Je laisse ces amants croupir en leurs humeurs |  
Et me tiens pour content, s'il vous plaît de comprendre  
Que mon feu ne saurait mourir si je ne meurs. |

**XII**

Mon cœur | ne te rends point à ces ennuis d'absence, |  
Et | quelque forts qu'ils soient | sois encore plus fort, |  
Quand même tu serais sur le point de la mort |  
Mon cœur, | ne te rends point, | et reprends ta puissance. |

Que si tant de combats te donnent connaissance  
Que tu n'es pas toujours pour rompre leur effort, |  
Garde-toi de tomber en un tel déconfort |  
Que ton amour | jamais | y perde son essence. |

Puisque tous tes soupirs sont ainsi retardés, |  
Lais\_se, | laisse courir ces torrents débordés, |  
Et monte sur les rocs de ce mont de constance : |

Ainsi | dessus les monts | ce sage chef romain |  
Différa ses combats du jour au lendemain, |  
Se moqua d'Hannibal, | rompant sa vi-olence. |

### **XIII**

Tu disais, | Archimède, | ainsi qu'on nous rapporte, |  
Qu'on te donnât un point pour bien te soutenir, |  
Tu branlerais le monde, | et le ferais venir, |  
Comme un faix | plus léger | de lieu en lieu | s'emporte ; |

\*Puis que ton arc si beau, | ta main | était si forte,  
Si tu pouvais encore | au mon\_de | revenir ; |  
Dans l'amour que mon coeur s'efforce à retenir |  
Tu trouverais ton point peut-être en quelque sorte. |

Pourrait-on voir jamais plus de solidité  
Qu'en ce qui branle moins | plus il est agité |  
Et prend son assurance en l'inconstance même ?|

Il est sûr, | Archimède, | et je n'en doute point : |  
Pour branler tout le monde | et s'assurer d'un point, |  
Il te fallait aimer aussi ferme que j'aime. |

### **XIV**

Quand le vaillant Hector, | le grand rempart de Troie, |  
Sortit | tout enflammé, | sur les nefs des Grégeois, |  
Et qu'Achil\_le | charmait | d'une plaintive voix |  
Son oisive douleur, | sa vengean\_ce | de joie. |

Comme quand le Soleil | dedans l'on\_de | flamboie |  
L'onde des rais tremblants | repousse dans les toits : |  
La Grè\_ce | tout ainsi flottante cette fois |  
Eut peur d'être | à la fin | la proi-e de sa proie. |

D'un seul écu | Ajax | se trouvant le plus fort |  
Soutint cette fureur | et dompta cet effort, |  
J'eusse perdu de même en cette horrible absence |

Mon amour, | assailli d'une armé-e d'ennuis, |  
Dans le travail des jours, | dans la langueur des nuits, |  
Si je ne l'eusse armé | d'un écu de constance. |

### **XV**

Cette brave Carthage, | un des honneurs du monde |  
Et la longue terreur de l'Empire Romain, |  
Qui donna tant de peine à son cœur, | à sa main, |  
Pour se faire première, | et Ro\_me | la seconde |

Après avoir dompté presque la terre et l'onde, |  
Et porté | dans le ciel | tout l'orgueil de son sein |  
Éprouva | mais trop tard, | qu'un superbe dessein |  
Fondé dessus le vent | il faut enfin qu'il fonde. |

Cette insolente-là | la pompe qu'elle aima |  
Le brasier dévorant | du feu | la consuma : |  
Que je me ris | au lieu | Cartha\_ge | de te plaindre.

Ton feu | dura vingt jours, | et brûla pour si peu. |  
Hélas, | que dirais-tu si tu voyais qu'un feu  
Me brûle si longtemps sans qu'il se puisse éteindre? |

### **XVI**

Je prends exemple en toi, | courageuse Numance, |  
L'un des fléaux de Rome, | et | comme toi | je veux, |  
Pratiquant la valeur, | apprendre à nos neveux  
Qu'il faut vaincre en l'assaut, | mourir en la défense. |

Durant tes quatorze ans, | l'insolente arrogance  
De tes longs ennemis, | du bonheur | dépourvus, |  
Contre tant de vertu | s'arrachait les cheveux |  
Et s'arrachait plus fort encore l'espérance : |

Enfin | on n'eut moyen propre à te surmonter |  
Que te laisser toi-même | à toi-mê\_me | dompter, |  
Et toi | tu ne laissas que tes murs et ta cendre : |

Ainsi | tous ces ennuis dont je vaincs les efforts |  
S'ils se trouvent enfin plus rusé que plus forts, |  
J'aime mieux | comme toi | mourir que de me rendre. |

### **XVII**

Je sens | dedans mon âme | une guerre civile, |  
D'un parti | ma raison, | mes sens | d'autre parti, |  
Dont le brûlant discord ne peut être amorti |  
Tant | chacun | son tranchant | l'un contre l'autre | affile. |

Mais mes sens | sont armés d'un verre si fragile |  
Que | si le coeur | bientôt | ne s'en est départi |  
Tout l'heur | vers ma raison | se verra converti, |  
Comme au parti plus fort, | plus juste | et plus utile. |

Mes sens | veulent ployer sous ce pesant fardeau  
Des ardeurs que me donne un éloigné flambeau, |  
Au rebours | la raison | me renforce au martyr. |

Faisons comme dans Rome, | à ce peuple mutin |  
De mes sens inconstants | arrachons-les enfin, |  
Et que notre raison | y plante son empire. |

### **XVIII**

Ne vous étonnez point si mon esprit qui passe  
De travail en travail par tant de mouvements, |  
Depuis qu'il est banni dans ces éloignements, |  
Tout agile qu'il est | ne change point de place. |

Ce que vous en voyez, | quelque chose qu'il fasse, |  
Il s'est planté si bien sur si bons fondements, |  
Qu'il ne voudrait jamais souffrir de changements  
Si ce n'est que le feu ne pût changer de place. |

Ces deux contrai\_res | sont | en moi seul | arrêtés :  
Les faibles mouvements, | les dures fermetés : |  
Mais voulez-vous avoir plus claire connaissance

Que mon espoir se meurt et ne se change point ? |  
Il tourne à l'entour du point de la constance |  
Comme le ciel tourne à l'entour de son point. |

**XIX**

Je contemplais un jour le dormant de ce fleuve  
Qui traîne lentement les ondes dans la mer,  
Sans que les Aquilons le fassent écumer |  
Ni bondir, | ravageur, | sur les bords qu'il abreuve. |

Et | contemplant le cours de ces maux que j'éprouve,  
Ce fleu\_ve, | dis-je alors, | ne sait ce qu'est aimer ; |  
Si quelque flamme | eût pu | ses gla\_ces | allumer, |  
Il trouverait l'amour ainsi que je le trouve. |

S'il le sentait si bien, | il aurait plus de flots, |  
L'amour est de la peine | et non point du repos, |  
Mais cette peine | enfin | est | du repos | suivie, |

Si son esprit constant la défend du trépas ; |  
Mais qui meurt en la peine | il ne mérite pas  
Que le repos | jamais | lui redonne la vie. |

**XX**

Les Toscans | bataillaient | donnant droit dedans Rome |  
Les armes à la main, | la fureur sur le front, |  
Quand on vit un Horace | avancer sur le pont, |  
Et | d'un coup | arrêter tant d'hommes par un homme. |

Après un long combat | et brave qu'on renomme |  
Vaincu | non de valeur, | mais | d'un grand nombre | il rompt |  
De sa main | le passage | et s'élan\_ce | d'un bond |  
Dans le Ti\_bre, | se sauve, | et sauve tout en somme, |

Mon amour | n'est pas moindre, | et | quoiqu'il soit surpris |  
De la foule d'ennuis qui troublent mes esprits, |  
Il tient ferme | et se bat avec tant de constance |

Que | près des coups | il est éloigné de danger, |  
Et | s'il se doit enfin | dans ses lar\_mes | plonger, |  
Le dernier désespoir | sera son espérance. |

**XXI**

Non, | je ne cache point une flamme si belle, |  
Je veux | je veux avoir tout le monde à témoin, |  
Et ceux qui sont plus près, | et ceux qui sont plus loin : |  
Di\_tes, | est-il au monde un amant plus fidèle?

Ces secrètes humeurs | qu'hypocri\_tes | j'appelle, |  
Blâment secrètement | à l'oreille en un coin |  
La peine que je prends d'en prendre tant de soin, |  
Tandis que chacun d'eux | ces propres sens | recèle. |

Ainsi | nous différons : | que leurs cœurs | sont couverts |  
Et que le mien | fait voir ses mouvements ouverts : |  
Ils ont raison, | leurs sens | sont bien dignes de honte : |

Mais je ne puis rougir d'aimer si dignement, |  
Et | plus mon bel amour | tous leurs amours | surmonte |  
Il me le faut encor aimer plus constamment. |

## **XXII**

On dit | que | dans le ciel | les diverses images |  
Des as\_tres | l'un à l'autre | ensem\_ble | rapportés |  
Engendrent ici-bas tant de diversités |  
Et tantôt | de profit, | et tantôt | de dommages. |

Tous les états | leur font | à leur tour | leurs hommages |  
L'un | bais\_se | l'au\_tre | hausse ; | et tant de dignités |  
Ont | en maintes façons | certains points | limités |  
Qui leur font | et laisser | et perdre leurs visages. |

Mon amour sûr | se trouve exempt de ses rigueurs, |  
Si ce n'est pour accroître encore ses vigueurs |  
Mais non pas | pour jamais | d'un seul moment | descendre. |

Non pas s'il me fallait descendre dans la mort : |  
En somme | il est, | s'il faut | par le ciel | le comprendre |  
Fer\_me | ni plus ni loin que l'étoile du nord. |

## **XXIII**

Il est vrai, | mon amour | était sujet au change, |  
Avant que j'eusse appris d'aimer solidement, |  
Mais | si je n'eusse vu cet astre consumant, |  
Je n'aurais point encor acquis cette louange. |

O\_re | je vois combien c'est une humeur étrange |  
De vi\_vre, | mais mourir, | parmi le changement, |  
Et que l'amour lui-même | en gronde tellement |  
Qu'il est certain | qu'enfin, | quoi qu'il tarde, | il s'en venge. |

Si tu prends un chemin après tant de détours, |  
Un bord après l'orage, | et puis | reprends ton cours, |  
En l'orage | aux détours, | il survient le naufrage |

Ou l'erreur | on dira que tu l'as mérité. |  
Si l'amour n'est point feint, | il aura le courage  
De ne changer non plus que fait la vérité. |

## **XXIV**

Mon soleil qui brillez de vos yeux dans mes yeux, |  
Et | pour trop de clarté | leur ôtez la lumière, |  
Je ne vois rien que vous, | et mon âme | est si fière |  
Qu'elle ne daigne plus aimer que dans les cieus. |

Tout autre amour | me semble un enfer furi-eux |  
Plein d'horreur et de mort | dont | m'enfuyant arrière |  
J'en laisse franchement plus franche la carrière  
À ceux qui font plus mal | et pensent faire mieux. |

Le plaisir | volontiers | est | de l'amour | l'amorce, |  
Mais | outre encor | je sens quelque plus vive force  
Qui me ferait aimer | malgré moi | ce soleil : |

Cette force | est en vous | dont la beauté puissante, |  
La beauté sans pareille, | encor qu'elle s'absente |  
A tué cet amant, | cet amant sans pareil. |

## **XXV**

Contemplez hardiment tous ceux qui ont coutume  
De se sacrifi-er à l'autel des beautés, |  
Vous verrez que le vent de leurs légèretés  
Leur éteint le brasier aussitôt qu'il l'allume. |

Mais moi, | qui | si longtemps | à vos yeux | me consume, |  
Je ne consume point pourtant mes fermetés, |  
Et | d'autant plus avant | au feu vous me mettez, |  
Plus l'or de mon amour | à durer | s'accoutume. |

Pour vous, | bel\_le, | le tout | de ce tout | ne m'est rien, |  
Ces biens | sont pauvretés au regard de ce bien, |  
Et vous servir tant plus que mille et mille empires. |

S'en trou\_ve | qui voudra | vivement offensé, |  
Pour moi | j'aimerais mieux mourir en vos martyres,  
Que vivre au plus grand heur qui puisse être pensé. |

## **XXVI**

Les vents | grondaient en l'air, | les plus sombres nuages |  
Nous dérobaient le jour | pêle-mêle | entassés, |  
Les abîmes d'enfer | étaient | au ciel | poussés, |  
La mer | s'enflait des monts, | et le mon\_de | d'orages ; |

Quand je vis qu'un oiseau | délaissant nos rivages |  
S'envole au beau milieu de ces flots courroucés, |  
Y po\_se | de son nid | les fétus | ramassés |  
Et rapaise soudain ces écumeuses rages. |

L'amour | m'en fit autant, | et | comme un Alcy-on |  
L'autre jour | se logea dedans ma passi-on |  
Et combla de bonheur mon âme infortunée. |

Après le trouble, | enfin, | il me donna la paix : |  
Mais le calme de mer | n'est qu'une fois l'année |  
Et celui de mon âme | y sera pour jamais. |

## **SONNETS DE LA MORT**

### **I**

Mortels, | qui | des mortels | avez pris votre vie, |  
Vi-e qui meurt encor dans le tombeau du corps, |  
Vous qui ramoncelez vos trésors, | des trésors |  
De ceux | dont | par la mort | la vi-e fut ravie : |

Vous | qui | voyant | de morts | leur mort | entresuivie, |  
N'avez point de maisons que les maisons des morts, |  
Et ne sentez pourtant | de la mort | un remords, |  
D'où vient | qu'au souvenir | son souvenir | s'oublie ? |

Est-ce que votre vie | adorant ses douceurs |  
Détes\_te | des pensers de la mort | les horreurs, |  
Et ne puisse envi-er une contraire envie ? |

Mortels, | chacun | accuse, | et j'excuse le tort  
Qu'on forge en votre oubli. | Un oubli d'une mort |  
Vous montre un souvenir d'une éternelle vie. |

## II

Mais si faut-il mourir ! | et la vie orgueilleuse,  
Qui bra\_ve | de la mort, | sentira ses fureurs ; |  
Les soleils | hâleront ces journalières fleurs, |  
Et le temps | crèvera cette ampoule venteuse. |

Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse, |  
Sur le vert de la cire | éteindra ses ardeurs ; |  
L'huile de ce tableau | ternira ses couleurs,  
Et ses flots | se rompront à la rive écumeuse. |

J'ai vu ces clairs éclairs passer devant mes yeux, |  
Et le tonnerre encor qui gronde dans les Cieux, |  
Où | d'une ou d'autre part | éclatera l'orage. |

J'ai vu fondre la neige, | et ces torrents | tarir, |  
Ces lions rugissants, | je les ai vus sans rage. |  
Vivez, | hom\_mes, | vivez, | mais si faut-il mourir. |

## III

Ha ! | que j'en vois bien peu songer à cette mort |  
Et | si chacun la cherche aux dangers de la guerre ! |  
Tantôt | dessus la mer, | tantôt | dessus la Terre, |  
Mais | las ! | dans son oubli | tout le mon\_de | s'endort. |

De la mer, | on s'attend à ressurgir au port, |  
Sur la terre, | aux effrois dont l'ennemi s'atterre : |  
Bref, | chacun | pense à vivre, | et ce vaisseau de verre |  
S'estime être un rocher bien solide et bien fort. |

Je vois ces vermisseaux | bâtir | dedans leurs plaines, |  
Les monts de leurs desseins, | dont les cimes humaines  
Semblent presque égalier leurs coeurs ambitieux. |

Géants, | où poussez-vous ces beaux amas de poudre ? |  
Vous les amoncelez ? | Vous les verrez dissoudre : |  
Ils montent de la Terre ? | Ils tomberont des Cieux. |

## IV

Pour qui tant de travaux ? | pour vous de qui l'haleine  
Pantelle en la poitrine et traîne sa langue ? |  
Vos desseins | sont bien loin du bout de leur vigueur |  
Et vous êtes bien près du bout de votre peine. |

Je vous accorde encore une emprise certaine, |  
Qui | de soi | court | du Temps | l'incertaine rigueur ; |  
Si perdrez-vous enfin ce fruit et ce labeur : |  
Le mont | est foudroyé plus souvent que la plaine. |

Ces sceptres envi-és, | ces trônes débattus, |  
Champ superbe du camp de vos fières vertus, |  
Sont | de l'avare mort | le débat et l'envie. |

Mais pourquoi ce souci ? | Mais pourquoi cet effort ? |  
Savez-vous bien que c'est le train de cette vie ? |  
La fuite de la vie, | et la course à la mort. |

**V**

Hélas ! | comptez vos jours | les jours qui sont passés |  
Sont déjà morts pour vous, | ceux qui viennent encore |  
Mourront tous sur le point de leur naissante Aurore, |  
Et moitié de la vie | est moitié du décès. |

Ces désirs orgueilleux | pêle-mêle | entassés, |  
Ce coeur outrecuidé que votre bras implore, |  
Cet indomptable bras que votre coeur adore, |  
La mort | les met en gêne, | et leur fait le procès. |

Mille flots, | mille écueils, | font tête à votre route, |  
Vous rompez à travers, | mais | à la fin, | sans doute, |  
Vous serez le butin des écueils, et des flots. |

Une heu\_re | vous attend, | un moment | vous épie, |  
Bourreaux dénaturés de votre propre vie, |  
Qui vit avec la peine, | et meurt sans le repos. |

**VI**

Tout le mon\_de | se plaint de la cruelle envie  
Que la nature porte aux longueurs de nos jours : |  
Hom\_mes, | vous vous trompez, | ils ne sont pas trop courts,  
Si vous vous mesurez au pied de votre vie. |

Mais quoi ? | je n'entends point quelqu'un de vous qui die : |  
Je me veux dépêtrer de ces fâcheux détours, |  
Il faut que je revole à ces plus beaux séjours, |  
Où séjour\_ne | des temps | l'entresuite infinie. |

Beaux séjours, | loin de l'oeil, | près de l'entendement, |  
Au prix de qui ce temps ne monte qu'un moment, |  
Au prix de qui le jour est un ombrage sombre, |

Vous êtes mon désir : | et ce jour, | et ce temps, |  
Où le monde s'aveugle et prend son pasetemps, |  
Ne me seront jamais qu'un moment et qu'une ombre. |

**VII**

Tandis | que | dedans l'air | un autre air | je respire, |  
Et | qu'à l'envi du feu | j'allume mon désir, |  
Que j'en\_fle | contre l'eau les eaux de mon plaisir, |  
Et que me colle à terre un importun martyr, |

Cet air | toujours | m'anime, | et le désir | m'attire, |  
Je recherche à monceaux les plaisirs à choisir, |  
Mon martyr élevé | me vient encor saisir, |  
Et | de tous mes travaux | le dernier | est le pire. |

À la fin | je me trouve en un étrange émoi, |  
Car ces divers effets | ne sont que contre moi : |  
C'est mourir que de vivre en cette peine extrême. |

Voilà comme la vie | à l'abandon | s'épard : |  
Chaque part de ce monde | en emporte sa part, |  
Et la moindre | à la fin | est celle de nous même. |

### VIII

Voulez-vous voir ce trait | qui | si roi\_de | s'élance |  
Dedans l'air qu'il poursuit au partir de la main ? |  
Il monte, | il monte, | il perd | : mais | hélas ! | tout soudain |  
Il retombe, | il retombe, | et perd sa vi-olence. |

C'est le train de nos jours, | c'est cette outrecuidance  
Que ces monstres de terre allaitent de leur sein, |  
Qui baise o\_re | des monts | le sommet plus hautain, |  
O\_res sur les rochers de ces vallons | s'offense. |

Voire ce sont nos jours : | quand tu seras monté  
À ce point de hauteur, | à ce point | arrêté, |  
Qui ne se peut forcer, | il te faudra descendre. |

Le trait est empenné, | l'air, | qu'il va | poursuivant, |  
C'est le champ de l'orage : | hé ! | commence d'apprendre  
Que ta vie est de plume, | et le mon\_de | de vent. |

### IX

Qui sont, | qui sont ceux-là, dont le coeur idolâtre  
Se jette aux pieds du monde, et flatte ses honneurs, |  
Et qui sont ces valets, | et qui sont ces seigneurs, |  
Et ces âmes d'ébène, | et ces faces d'albâtre ? |

Ces masques déguisés, dont la troupe folâtre  
S'amuse à caresser je ne sais quels donneurs  
De fumé-es de Cour, | et ces entrepreneurs  
De vaincre encor le ciel qu'ils ne peuvent combattre ? |

Qui sont ces louvoyeurs qui s'éloignent du port ? |  
Hommagers à la vie, | et félons à la mort, |  
Dont l'étoile est leur bien, | le vent | leur fantaisie ? |

Je vogue en même mer, | et craindrais de périr  
Si ce n'est que je sais que cette même vie  
N'est rien que le fanal qui me guide au mourir. |

### X

Mais | si mon faible corps | qui | comme l'eau | s'écoule |  
Et s'affermite encor plus longtemps qu'un plus fort |  
S'avance à tous moments vers le seuil de la mort, |  
Et que | mal dessus mal | dans le tombeau | me roule, |

Pourquoi tiendrai-je roide à ce vent qui saboule  
Le sablon de mes jours d'un invincible effort ? |  
Faut-il pas réveiller cette âme qui s'endort, |  
De peur | qu'avec le corps | la tempê\_te | la foule ? |

Laisse dormir ce corps, | mon âme, | et | quant à toi |  
Veil\_le, | veille | et te tiens alerte à tout effroi, |  
Garde que ce Larron ne te trouve endormie : |

Le point de sa venue | est | pour nous | incertain, |  
Mais, | mon âme, | il suffit que cet auteur de vie  
Nous cache bien son temps, | mais non pas son dessein. |

**XI**

Et quel bien de la mort ? | où la vermine ronge  
Tous ces nerfs, | tous ces os, | où l'âme se départ  
\*De l'horrible charogne, | et se tient à l'écart, |  
Et laisse un souvenir de nous comme d'un songe ? |

Ce corps, | qui | dans la vie | en ses grandeurs | se plonge, |  
Si soudain | dans la mort | étouffera sa part, |  
Et sera ce beau nom, | qui | tant partout | s'épard, |  
Borné de vanité, | couronné de mensonge. |

À quoi cette âme, | hélas ! | et ce corps désunis ? |  
Du commerce du monde | hors du mon\_de | bannis ? |  
À quoi ces noeuds si beaux que le trépas délie ? |

Pour vivre au ciel | il faut mourir plus tôt ici : |  
Ce n'en est pas pourtant le sentier raccourci, |  
Mais quoi ? | nous n'avons plus | ni d'Hénoch, | ni d'Élie. |

**XII**

Tout s'enfle contre moi, | tout m'assaut, | tout me tente, |  
Et le monde | et la chair, | et l'ange révolté, |  
Dont l'on\_de, | dont l'effort, | dont le charme inventé |  
Et m'abî\_me, | Seigneur, | et m'ébranle, | et m'enchante. |

Quelle nef, | quel appui, | quelle oreille dormante, |  
Sans péril, | sans tomber, | et sans être enchanté, |  
Me donras tu ? | Ton temple où vit la sainteté, |  
Ton invincible main, | et ta voix si constante ? |

Et quoi ? | mon Dieu, | je sens combattre | maintes fois  
Encor | avec ton Temple, | et ta main, | et ta voix, |  
Cest ange révolté, | cette chair, | et ce Monde. |

Mais ton tem\_ple | pourtant, | ta main, | ta voix | sera  
La nef, | l'appui, | l'oreille, | où ce charme perdra, |  
Où mourra cet effort, | où se rompra cette onde. |